

souvent et je ne suis pas heureux. Vous êtes le premier homme qui puisse mal penser de moi. C'est beaucoup trop qu'il y en ait un. Je tiens à ce que d'excellentes relations s'établissent entre nous, au moment surtout où je vais sans doute entrer dans une famille que vous fréquentez et où nous aurons souvent l'occasion de nous voir. J'irai bientôt à Orléans et j'aurai l'honneur de me présenter chez vous. Je vous dirai quelles sont mes espérances et quelle adorable jeune fille je compte épouser. Mes espérances contrarieront un peu les vôtres, je le crains, mais, entre hommes d'honneur, le moins favorisé se retire."

Daniel restait devant cette lettre, un peu troublé.

Une crainte, qu'il ne raisonnait pas, entraînait dans son âme.

Il y avait là une allusion détournée à quelque chose de lui-même — à ce qu'il avait de plus cher au monde... à Bérengère, à sa fille !

Quelles étaient les espérances de Séverac ? Quel était son désir ? N'était-ce point de voir Valentin épouser Bérengère ?

Daniel pâlit, passa lentement la main sur son front.

— Je me trompe assurément... Il y a autre chose. Et Séverac m'expliquera tout cela... Mais il devient nécessaire que je l'entende.

Et avant même de pousser plus loin sa lecture, il écrivit un mot au colonel pour le prier de passer le soir même au Palais, ayant à lui demander différents renseignements.

Il fit porter la lettre par le garçon de bureau et reprit le portefeuille.

A cette première lettre, Séverac paraissait n'avoir point répondu, car Lafistole avait écrit :

"Je vous confirme ma lettre précédente et je vous annonce ma prochaine arrivée à Orléans. Je tiens à votre amitié et à votre estime, mais si c'est la guerre que vous voulez, va pour la guerre !"

Daniel mettait en regard les réponses de Séverac.

C'était sans doute à cette menace qu'avait répondu le colonel par la lettre qui commençait ainsi : "Entre un gredin de votre sorte et un homme comme moi, que peut-il y avoir de commun ? etc."

Autre lettre de Lafistole.

Cette fois, les idées s'enchaînaient et Daniel n'avait plus de peine à comprendre :

"Monsieur, je ne suis pas un gredin et je voudrais vous le prouver, d'un bon coup d'épée, qui forcera sans doute votre estime."

Nos lecteurs connaissent la réponse de Séverac :

"Je ne me bats pas avec les voleurs."

Un dernier mot de Lafistole :

"Je vous y forcerai bien !"

La correspondance s'arrêtait là...

Que s'était-il passé ensuite ?

Daniel l'ignorait ; voilà ce que l'enquête allait lui apprendre, sans doute.

Mais, malgré lui, malgré ses efforts, une pensée venait au juge, et cette pensée le consternait :

— Est-ce que ces deux hommes se sont rencontrés ?... Est-ce qu'ils se sont querellés ?... Est-ce que ce Lafistole a insulté le colonel ?... pour l'obliger à se battre, peut-être ?... Et le colonel, dans un moment de colère, en une minute à jamais regrettable de fureur, n'aurait-il pas tiré ?...

Il se leva, se promena dans son cabinet, très agité.

Tout ce qu'il pensait là était doublement douloureux pour lui, car cela l'atteignait lui-même.

Séverac n'était-il pas de sa famille ?

Les projets d'alliance étaient connus de tous.

Le mariage de Valentin était fixé. Quel scandale, si Séverac ne se disculpait pas !

Et le scandale, cela n'était rien encore.

L'alliance n'était pas consacrée, et Bérengère ne portait pas encore le nom de Séverac.

Mais quelle serait la douleur de Bérengère !

Elle adorait Valentin !... et elle l'aimait d'un amour puissant, qui certes résisterait à tous les malheurs, se tiendrait debout contre tous les assauts et résisterait quand même !...

Qu'allait devenir Bérengère ?

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée du colonel.

Voulant rester seul avec lui, Daniel fit un signe au greffier qui s'éloigna.

Séverac entra en souriant et tendit la main que le juge serra, en regardant le vieillard droit dans les yeux.

Séverac ne semblait pas gêné.

Il avait le visage reposé des gens bien portants.

— Qu'est-ce donc, dit-il. Qu'avez-vous à me dire ? Est-ce que je puis vous être utile à quelque chose ?

— Je le crois.

— Vous m'intriguez. Parlez, mon ami.

Daniel prit sur son bureau le portefeuille du colonel et le lui montra.

— N'avez-vous rien perdu hier ?

— Si, mon portefeuille... Justement, le voici... Comment se fait-il que ce soit vous qui me le rendiez ?

— On l'a retrouvé auprès d'un cadavre, cette nuit même, dans le parc de Vilvaudran.

— Un cadavre ! fit le colonel avec surprise.

Et après une seconde de réflexion :

— Cet homme, couché dans les broussailles, était mort ?

— Non, mais il n'en vaut guère mieux.

— Eh bien ! j'ai cru qu'il dormait... je l'ai pris pour un ivrogne en train de cuver son vin... j'en ai même fait la réflexion quelques minutes après à Blaise et à Mathurin, deux de vos gardes, que j'ai rencontrés en tournée de nuit... Alors, un accident ?...

— Un meurtre...

— Diable ! De la besogne pour vous, alors ! fit le vieux militaire en souriant dans sa moustache blanche.

Car il aimait à taquiner le magistrat en comparant son travail de cabinet, travail intermittent, aux énormes besognes, que l'on imposait, depuis 1870, aux officiers de tous grades.

— Vous vivez de vos rentes, disait-il quelquefois. C'est nous qui travaillons.

Mais Daniel, ce jour-là, ne pensait guère à rire.

— Vous n'avez pas reconnu cet homme ?

— Le blessé ? Est-ce que je le connais, par hasard ?...

— Il se nomme Lafistole.

— Vous avez dit ?

— Tenez, voici le carnet pris sur lui... il contenait des cartes, des lettres...

— Voilà qui est singulier.

— N'est-ce pas ? fit le juge qui l'observait.

— Je le connais, ce Lafistole...

— Qui est-il ?

— L'ancien caissier de Chavarot, le notaire.

Daniel tressaillit. Ce nom de Lafistole l'avait frappé la première fois qu'il l'avait vu, nous l'avons dit, comme ayant déjà été prononcé devant lui. C'était chez Me Chavarot qu'il l'avait entendu.

— Vous étiez en relations avec lui, Séverac ?

— Ma foi non.

Il y eut un silence. Daniel était de plus en plus gêné.

Séverac, après réflexion, venait de reprendre :

— Je l'ai vu une fois... à l'étude, rue Saint-Georges. Là se bornent nos relations. Je dois dire, pourtant, et vous avez dû le voir par ce que contenait mon portefeuille, que ce garçon m'a écrit à plusieurs reprises.

— En effet...

— Vous avez lu ses lettres ?

— Je l'avoue.

— Eh bien, ne vous gênez pas, d'Hautefort ! fit le vieil officier en riant. Vous violez le secret des correspondances ?

Cette fois non plus Daniel ne rit pas.

Séverac finit par être frappé de son air sérieux.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? Je ne vous trouve pas votre figure de tous les jours.

Daniel prit un grand parti.

— Séverac, veuillez m'expliquer le sens des lettres que voici.

— A quoi bon ?

— Je vous en prie.

— Mais quel intérêt cela peut-il avoir pour vous ?

— Un très grand, peut-être.

— Je ne puis le savoir ?

— Non.

— Mais si cela me déplaît de dire pourquoi ce garçon m'a écrit ? Et pourquoi je lui répondais en ces termes...

— Cela vous déplaira peut-être, mais puisque cela peut être utile à la vérité.

Séverac fronçait ses gros sourcils.

Il se promenait dans le cabinet et paraissait perplexe.

Mais sa figure continuait d'être calme, et Daniel, qui le regardait, n'y trouvant rien de changé, point d'émotion, point de trouble, point de pâleur, se sentait rassuré.

Brusquement le colonel se planta en face du juge.

— Cela me déplaît, je le répète, mais enfin, je comprends jusqu'à un certain point que cela peut aider les recherches de la justice. Si j'ai hésité, c'est que j'avais promis de me taire... Si l'homme était mort, encore passe, mais s'il revient à la vie...

Daniel, tout à son idée :

— Je vous écoute.

— Je suis allé dernièrement rue Saint-Georges toucher une vingtaine de mille francs qui me revenaient de la vente de quelques terres. Ce Lafistole, caissier chez Chavarot, avait joué et perdu ces vingt mille francs ; j'arrivais à l'improviste, il fut obligé de tout m'avouer, en me priant de lui pardonner et en me promettant de rembourser sa caisse dans la journée même.

— Et il a tenu parole ?